

Simone WEIL et le Marxisme

Dodo – février 2021

Je dois avouer que, bien qu'assez courts, ces deux textes sont très denses, la pensée de Simone Weil complexe et particulièrement quand elle affronte celle de Marx.

5 années les séparent : 1933 – 1938. Un temps très long au regard de la courte vie de l'auteur, mais un temps trop court tant est grande la richesse des événements d'alors qui n'ont pu que conforter son avis et ses doutes sur le Marxisme. En témoignent les deux intitulés :

« Le Marxisme » en 33 et...

« Sur les contradictions du Marxisme » en 38.

1. Premier texte : LE MARXISME (1934)

Simone Weil facilite la tâche en proposant d'aller au-delà du Marxisme : « Il serait bon de bien connaître Marx lui-même, si déformé par presque tous les résumés et commentaires ». Paraphrasant Madame Roland en 1793 sur l'échafaud « *Oh Liberté, que de crimes on commet en ton nom !* », on pourrait dire « *Oh Marxisme, que de crimes commis en ton nom !* » ... Ou encore comme le Pape François « *Je n'ai jamais partagé l'idéologie marxiste, parce qu'elle est fautive, j'ai néanmoins connu beaucoup de gens de qualité qui la professaient* ».

Dès la mort de Marx en 1883, et plus encore dès l'avènement du Marxisme-Léninisme – que l'on peut interpréter comme un communisme marxiste librement interprété par Lénine avant d'être accommodé par Staline – ses analyses et théories ont été constamment détournées de leur objet. Le Grand hold-up idéologique, c'est le détournement d'héritage de Staline, étendu à tout le bloc soviétique, puis avec Mao, les Khmers rouges, la Corée du Nord et bien d'autres... des visions totalitaires du communisme de Marx, 20 millions de morts au goulag soviétique, 30 millions en Chine.... Qui ont disqualifié toute tentative de retour à la pensée originelle.

Une révision s'impose : l'histoire du Communisme moderne commence avec la parution du Manifeste du Parti communiste de Marx et Engels en 1848. Il repose sur 3 piliers :

- L'exploitation de la force du travail de l'homme aliéné et le déshumanise
- La théorie joue un rôle primordial avant même l'action révolutionnaire
- La lutte des classes est le moteur de l'Histoire.

Marx employait le mot « communisme » comme synonyme de Socialisme et se présentait comme un socialisme scientifique, par opposition au Socialisme utopique de ses prédécesseurs qui fondaient leurs aspirations sur des considérations religieuses, morales ou humanitaires.

Pris dans le sens le plus large, le Communisme est la plus vieille idéologie de l'humanité. On a établi un parallèle entre la situation des premiers Chrétiens et celles des premiers communistes, le mouvement des ouvriers modernes. Tous deux prêchaient une délivrance prochaine de la servitude et de la misère

- Le christianisme transpose cette délivrance dans l'Au-delà
- Le Socialisme la place dans le monde ici-bas, en une transformation de la société.

Je voudrais citer une nouvelle fois le Pape François ; « *Ce régime n'a pas eu de prise sur moi, mais l'avoir étudié dans ma jeunesse par le biais d'une enseignante courageuse et loyale m'a été fort utile. J'ai alors compris certains aspects du Communisme, notamment son ambition sociale que j'ai retrouvée dans la doctrine sociale de l'Eglise...* ».

Dès le 16^e siècle, de nombreux auteurs développent des théories que l'on peut apparenter au Communisme. Je ne citerai que la Bienheureuse Île d'Utopie de Thomas More. Il y décrit une société socialiste imaginaire, fondée sur la communauté de biens, une durée de travail de six heures, des maisons sans clés, une répartition des denrées sans nécessité de monnaie. De nombreuses autres se

développent aux 17^e et 18^e siècles, sous l'influence du Christianisme et d'une foi optimiste dans la Nature.

En 1796, l'apparition d'un Communisme révolutionnaire et autoritaire prôné par Gracchus Babeuf sonne le glas d'un Communisme aux exigences religieuses et morales. Se basant sur une conception matérialiste du monde, Marx le saluera en tant que fondateur du « 1^{er} parti communiste agissant ».

Ce long préambule me semblait nécessaire comme base de travail pour aborder l'analyse critique de Simone Weil.

Au commencement de ce court essai, elle réduit la pensée marxiste à sa plus simple expression, copiée-collée de cette Bourgeoisie qu'elle exècre tout autant que Marx. Une Bourgeoisie qui est l'ennemie fondamentale dont elle analyse avec justesse la genèse, la construction et son corollaire : l'enrichissement.

Il est vrai que dès le 11^e siècle, l'argent sera son moteur de croissance, lorsque les campagnes commencent à se désertifier au profit des villes. C'est l'apparition de l'artisanat, de marchands libres moyennant redevance au Seigneur, qui vendent leurs produits ou échangent leurs marchandises pour leur propre compte.

« *L'argent rend laid tout ce qui est beau* » disait Shakespeare. Pour Marx et Simone Weil, bien qu'utile dans les échanges et comme moyen de paiement, l'argent porte en lui les germes des pires excès : ceux du capitalisme.

Simone Weil hausse déjà le ton « *le Capitalisme moderne est irréligieux, dénué de solidarité, un conglomérat de nantis ou de démunis impatientes de le devenir. La nouvelle Russie des oligarques en constitue une tragique régression* ».

Revenons aux 13^e puis au 17^e siècles dans l'histoire de l'enrichissement.

Cette jeune bourgeoisie dont parle Simone Weil a effectivement lutté contre la société féodale et ecclésiastique, se rapprochant d'un Etat absolu orienté vers la recherche du profit.

La Cour s'épuise, la Bourgeoisie s'enrichit par son travail, sans sens des affaires, sa vertu d'économie. Déjà Colbert fait passer la Bourgeoisie du stade de l'atelier à celui de la Manufacture et de la grande industrie.

Et au 19^e siècle ? 1848 est l'année de publication du Manifeste, et celle de la grande peur. La Révolution en France et la chute de Louis Philippe, le Printemps des peuples dans la Confédération germanique ponctuent de nombreuses autres révoltes ouvrières et scellent une transformation radicale des idées de la Bourgeoisie, jusqu'alors Voltairienne et anticléricale. C'est alors le rapprochement avec les Légitimistes du Parti de l'Ordre, la défense de la propriété privée, et le ralliement au Catholicisme comme rempart spirituel de l'ordre social.

Notons qu'à l'heure actuelle la Bourgeoisie ne repose plus sur la fortune familiale, mais sur la possibilité d'accéder à des postes à responsabilité. Dès lors, deux réflexions d'opposent :

- Celle des sociologues américains qui regardent la Bourgeoisie comme une troisième force à laquelle le prolétariat finira par s'assimiler.
- Celle des Marxistes, qui pointe une tendance à la prolétarianisation des PME et des PMI.

Ces caractéristiques si basement humaines seraient donc pour Simone Weil celles de la doctrine marxiste et une pâle copie qui donne une valeur sacrée aux intérêts de la société bourgeoise. Le Marxisme se serait brûlé les ailes, autodétruit, en prenant comme force celle de la classe dominante, son ennemi capital.

Marx a-t-il verrouillé sa méthode, pour empêcher que le monopole de quelques-uns ne confère au mouvement ouvrier les mêmes privilèges que ceux de la Bourgeoisie ?

L'échec est complet pour celui qui revendique la lutte des classes entre opprimés et oppresseurs, prolétaires et bourgeois.

Il écrit : « *A la base de l'ancienne société bourgeoise, avec ses classes et ses antagonismes de classes, surgit une association où le libre développement de chacun est la condition du libre développement de tous* »...

Dans le paragraphe qui suit, il est regrettable que Simone Weil ne cite que très brièvement Hegel tant sa philosophie eut d'importance pour Marx. Marx est l'héritier de la philosophie allemande du début du 19^e siècle et trouve chez Hegel l'idée d'une rationalité et d'un sens de l'Histoire se développant d'une manière dialectique, par processus d'oppositions et de déplacement des idées. Ce philosophe des contradictions place la religion dans les limites de la simple raison et fait des contradictions l'antagonisme basique de l'existence.

Marx reprend ses idées, mais fait des forces matérielles (de l'existence donc) le moteur de sa propre dialectique. Il confère au rationalisme de Hegel un déterminisme ; il concentre l'activité concrète dans le réel pour en faire sa « praxis » révolutionnaire.

« *Si les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde de différentes manières, il s'agit maintenant de le transformer* ».

Une conception matérialiste donc : Les structures matérielles, économiques de la société sont la réalité fondamentale, à partir de laquelle s'expliquent les idées et sont en parfaite antinomie avec l'idéalisme de Hegel pour qui l'idée est première et rend compte de la Réalité.

Ce Dieu, création de l'homme, cet élément spirituel n'est pour Marx que le reflet de l'élément matériel.

Dès lors, deux conceptions contradictoires :

- « Les Droites hégéliennes reviennent au théisme chrétien traditionnel en vogue aux U.S.A. »
- « Les Gauches hégéliennes l'emportent en Russie dans les milieux d'avant-garde pour aboutir à l'athéisme. »

Pour Engels, toutes les religions ont été l'expression des stades du développement historique des peuples. Or, le Communisme en étant le stade de développement supérieur, il se doit de les abolir.

« La religion est l'opium du peuple », un pouvoir anesthésiant illustré par la métaphore de l'opium. Il plonge le peuple dans un sommeil profond, dans un refuge pour oublier la misère.

Pour lutter contre les inégalités et recouvrer la liberté, c'est à l'homme d'agir et à lui seul.

Pour Simone Weil, la religion n'est peut-être pas l'opium du peuple, en tant que source de consolation, mais elle est tout de même un obstacle à la véritable foi, dont les mystères sont placés au-dessus de toute affirmation et de toute négation. Une religion se connaît de l'intérieur : « *ce qui me fait peur, c'est l'Eglise en tant que chose sociale* ».

Ne rejoint-elle pas là Marx dans sa radicalité, quand elle écrit encore : « *Si l'Eglise catholique était détruite, ne pourrait-on croire un jour que l'Enfant Jésus, le Christ crucifié, le Christ prêtre, le Christ Roi, le Verbe sont des dieux différents ?* »

Quand elle cite Feuerbach, ce philosophe allemand, et l'un des principaux représentants de la Gauche hégélienne, elle affronte indirectement... l'athéisme de Marx pour qui la critique de la religion est la condition première de toute critique. Pour Feuerbach, l'homme, aliéné de l'humanité, se doit de prendre conscience de cette réalité : « *le seul Dieu de l'homme est l'homme lui-même* ».

Ce « *comment l'homme va faire l'histoire* » que note Simone Weil est effectivement pour Marx la recherche du processus historique dans la coopération des individus et dans les rapports multiples qui existent entre eux.

Pour elle, cette coopération est une nouvelle divinité, un ensemble d'hommes actifs sous le vocable de société.

Que cache cette nouvelle forme a priori inoffensive des rapports sociaux ?

Pour Marx, la collectivité fait force.

L'émancipation des travailleurs doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. Se réunir permet de surmonter les divisions, de prendre le contrôle de leur propre condition ; ce contrôle, qui n'est autre que la condition d'existence dans la société, ne se définit que grâce au **travail**.

Pour Simone Weil, la réalisation par le travail est une essence. Pour Marx celui-ci ne peut qu'être collectif pour éradiquer la division.

Mais qu'en est-il de la propriété individuelle sur la base d'une possession collective de la terre et des moyens de production ?

Pour Simone Weil, les rapports collectivité/individu doivent être établis pour donner à l'être humain un espace, un degré de libre disposition du temps, pour que sa condition ne le contraigne pas à se noyer dans le collectif. **L'élévation du personnel pour pénétrer l'impersonnel** : « *Toute collectivité a besoin pour exister d'opérations qui ne s'accomplissent que dans un esprit en état de solitude* ». Le collectif est un écran qui supprime toute la part de nos institutions, un écran où habite une forme de l'Esprit de parti. Ou encore

« *Ni les personnalités, ni les Partis n'accordent jamais audience soit à la vérité soit dans le malheur* » (La personne et le sacré).

Comment peut-elle concevoir qu'une existence détermine une conscience, a fortiori la conscience sociale d'une société déterminée par sa base économique ; comment peut-elle concevoir l'homme secondaire ? Pour elle « *l'homme se devra d'inventer de nouvelles formes de libertés pour se protéger du collectif, de nouvelles formes qui abolissent l'injustice et le mensonge* ».

Quelles sont ces nouvelles formes ?

Pour Marx, les nouvelles formes de liberté renvoient aux formes de la conscience sociale, aux formes des bases économiques de la société. Comme il l'écrit : « Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur existence, c'est au contraire leur existence sociale qui détermine leur conscience ».

Il signifie que leurs pensées et volontés ne sont pas préexistantes, qu'elles son influencées par le monde dans lequel il vit, et conditionnées par leur situation sociale, et le produit de leur histoire.

Simone Weil va mettre toute son énergie pour contredire cette méthode d'analyse : « *la liberté véritable ne se définit pas par un rapport entre le désir et la satisfaction, mais par un rapport entre la pensée et l'action. Serait libre l'homme dont toutes les actions procèderaient d'un jugement préalable concernant la fin qu'il se propose et l'enchaînement des moyens propres à amener cette fin* ».

Dans le deuxième texte, Simone Weil, dans une critique virulente, n'épargne rien à la doctrine Marxiste.

2. Deuxième texte : SUR LES CONTRADICTIONS DU MARXISME (1938)

Dès les premières lignes, Simone Weil minimise le rôle de l'Histoire pour ne s'attaquer qu'à la prétendue doctrine marxiste. Même si elle le dénie, les années qui précèdent 1938 et l'écriture de cet examen critique ont pu l'influencer dans ce texte lapidaire.

Depuis la révolution de 1848, paroxysme et effondrement du romantisme révolutionnaire, le Front Populaire en 1936, la guerre d'Espagne la même année, l'inadaptation absolue des institutions démocratiques, la montée du nazisme, la dégénérescence du Bolchévisme en tyrannie, la politique sectaire dictée par l'Internationale communiste en 1932, l'Union soviétique devenue puissante parmi les puissances... la liste est longue pour une Simone Weil en constante rébellion, qui a perdu tout espoir dans les institutions et ses composantes

A qui la faute ?

Elle résume la situation en quelques mots « *l'ensemble des écrits rédigés par Marx et Engels ne forme pas une doctrine* ».

Si l'on considère la doctrine comme l'ensemble de notions qu'on affirme être vraies, on peut se rassurer que Marx et Engels n'aient pas établi un dogme...

Peut-on alors parler de « philosophies », si l'on renonce à unifier les pensées en termes de doctrine pour la redécouvrir en termes de « philosophies » ? Si elle reconnaît un Marx jeune, révolutionnaire et humain, elle rééquilibre vite son propos en lui déniait à l'âge mûr une cohérence dans sa pensée. Oui Marx a été jeune. De l'iconographie officielle en 1875 – il n'a que 50 ans -, on voit l'homme vieillissant dans la barbe grise, symbole de sagesse. Le Révolutionnaire dont elle parle fut un intellectuel reçu Docteur en philosophie à 23 ans.

L'ennemi des idées libérales se construit dans le journalisme d'une gazette d'opposition. Déjà la censure allemande l'oblige à fuir. De penseur il devient acteur par ses engagements, capable de se mettre en danger au rythme des expulsions, des exils, des ruines, des années de pauvreté, équilibrées par les subsides de son ami Engels qu'il rencontre à Paris. : « *il faut changer le monde et non plus philosopher* »...

Entre partie d'échecs, nuits d'ivresse et de débats, ils rédigent fiévreusement la future bible des révoltes ouvrières en Europe.

Il s'agit pour eux de dépasser le communisme égalitaire et d'inspiration chrétienne qui avait éveillé les consciences des artisans et des premiers ouvriers allemands.

L'objectif des deux amis est d'amarrer le combat ouvrier à leurs propres découvertes théoriques.

L'ouvrage est le fruit d'une commande de la **Ligue des Justes**, l'importante organisation du mouvement ouvrier et sa devise « *Prolétaires de tous les pays, unissez-vous !* ».

Alors, Marx, révolutionnaire et savant, révolutionnaire ou savant... en encore pire pour Simone Weil, esprit révolutionnaire et scientifique... Hydre à deux têtes qui ont initié la révolution avant qu'elle s'accomplisse.

Pour Marx, je cite « *pousser les hommes à la révolte sans bases scientifiques est une supercherie* ».

Si le rôle de la théorie est primordial avant celui de l'action révolutionnaire, il est vrai qu'il reste assez vague sur la forme que doit revêtir la future société.

Il se voulait scientifique par crainte de verser dans l'utopie, en refusant de donner des recettes pour « les gargotes de l'avenir »... et présentait le communisme comme le retour de l'homme à lui-même en tant qu'homme social donc humain, un homme complet qui incarne la fin de sa querelle avec lui-même et avec la nature.

Si Marx s'est échappé des groupements ouvriers de 1848, de la tradition syndicale et de Proudhon, c'est qu'il s'interdit d'échafauder un projet de cité idéale ; à propos de la Commune, il écrit : « *elle a montré que la classe ouvrière en peut se contenter de prendre telle la machine d'Etat et de la faire fonctionner à son propre compte* ».

L'émancipation, le problème de l'homme total ne peuvent s'effectuer que par une révolution sociale renversant la société capitaliste.

Proudhon a pu séduire Simone Weil qui idéalise une société humaine car il partage son souci de justice avec l'abolition de l'Etat au profit du mutualisme « *La propriété, c'est le vol* » écrit ce philosophe à la pensée désordonnée influencée par la Bible et Hegel et soulevé par de fougueux élans de lyrisme.

Son influence dans le mouvement socialiste a été vite supplantée par celle de Marx. Ce dernier, bien que reconnaissant en lui le père de l'anarchie, rejeta ses élans idéalistes.

On peut comprendre l'intérêt que porte Simone Weil aux mouvements anarchistes de base : « *Le but suprême de tout développement humain et la restauration d'une société naturelle* ».

L'anarcho-syndicalisme dont elle parle met ses espoirs dans l'action des syndicats, cellules de base d'une société sans Etat et en une confiance absolue en l'homme.

Une dignité à n'obéir à personne et un slogan « *Toute obéissance est une soumission* ». Elle est anarchiste et chrétienne en même temps.

Constante dans sa rébellion et fiévreuse dans sa quête d'éternité, elle idéalise le type de société humaine qu'elle appelle de ses vœux.

Si les actes terroristes pullulent jusqu'à la fin du 19^e siècle, le mouvement se transforme en 1936, en Espagne d'abord dans un puissant mouvement politique appuyé sur une vieille tradition ouvrière qui ne pouvait que séduire Simone Weil.

Qu'en est-il des révolutions, prises ici en termes de transformations radicales ?

Elle reproche à Marx une précipitation gravement nuisible pour leurs réalisations.

Marx refusait les révolutions faites à volonté... il les voulait réfléchies, pour passer du monde animal au monde social, du social spontané au social réfléchi et organisé...

Simone Weil ne les rejette pas, mais les pense en termes de moyens qui perdent de leur valeur si l'objectif poursuivi est vain.

Marx voit dans la révolution socialiste l'homme complet, libéré, indépendant du capital, puisque dégagé de sa plus-value.

Pour lui, la disparition de la propriété privée en tant qu'aliénation fondamentale entrainera la fin des autres aliénations, l'abandon de la religion, de la famille et de l'Etat. Plus de division du travail, plus d'Etat, puisque les antagonismes de classes disparues, toute la production sera dans les mains d'individus associés.

Si les moyens de production sont propriété collective et à tous les membres de la communauté, Marx n'a pas envisagé la mise en commun des objets, des produits de consommation et leur redistribution.

- **L'essentiel pour lui**, c'est l'abolition de la propriété bourgeoise, la pouvoir d'assujettir en s'appropriant le pouvoir d'autrui.

C'est par la communauté que la liberté personnelle devient la condition fondamentale de l'homme. La mise sous contrôle du travail est nécessaire à sa division.

- **Pour elle**, la source de l'oppression est dans le mécanisme des rapports sociaux, dans le contrôle du travail, sources d'épuisement pour l'homme livré à la production.

Rien de nouveau pourtant dans l'impérialisme industriel... déjà en 1850 en Allemagne, deux années seulement après la parution du Manifeste, l'ouvrier doit s'ajuster aux rythmes des machines avec des poses chronométrées. Ce qui est nouveau, c'est l'apparition dans les années 20 d'une nouvelle catégorie sociale : le prolétariat.

Il est important de préciser que si la présence de classes pauvres et laborieuses a toujours existé, il n'y a pas toujours eu de prolétaires.

Le marqueur de la condition ouvrière dénoncé par Simone Weil est la dépossession du temps. Être ouvrier, c'est vendre et aliéner son temps... Le prolétaire ne tire sa substance que de la seule vérité de son travail et non d'un profit de quelque capital. Son sort, son existence entière dépendent du monde du travail, de l'alternance des bonnes ou mauvaises périodes d'affaires. Pour Marx, cet homme seul doit conquérir sa conscience, se concevoir en tant que prolétariat et disparaître dans le processus révolutionnaire.

En abolissant les classes sociales et l'Etat qui représente les dominants, le prolétaire pose les bases de sa nouvelle appartenance : le Prolétariat.

Un prolétariat défini par Marx comme triomphant, pour ne plus être le déshérité, le pauvre, l'innocent exploité, le paysan asservi, l'esclave à la chaîne, le colonisé opprimé, ce prolétariat a besoin de devenir théoricien pour comprendre l'ensemble du processus. Dès lors, cette libération pourra devenir pratiques et dépasser ses limites théoriques.

Voilà ce que rejette Simone Weil : l'inaptitude de ce processus à se réaliser « *la grande erreur des marxistes a été de croire qu'en marchant tout droit devant soi, on monte dans les airs* ».

Si elle conteste le « *matérialisme historique* » qui – selon elle – enferme l'activité de l'homme, elle ne peut contester les temporalités des événements historiques indépendantes des théories marxistes :

- Il y a le temps rapide des révoltes et des révolutions

- Il y a le temps plus lent des transformations sociales et économiques.

Un demi-siècle seulement sépare l'invention du travail à la chaîne en 1871 et la généralisation du Taylorisme en Europe ultérieurement.

En veut-elle uniquement au Marxisme lorsqu'elle dénonce le pouvoir totalitaire de l'Etat. Ici, l'ennemi n'est plus le capitalisme qui possède les moyens de production mais la domination du politique sur le social : « *la démocratie est un leurre, l'Etat oppressif se livre à l'armée, la police et la bureaucratie...* ». On peut voir ici l'armée et ses forces militaires (guerre et armée rouge) que dénonce la pacifiste, la police, appareil répressif, de sinistre mémoire et de l'Etat français, son accomplissement en Russie sous le tsarisme puis en 1917 avec le GUEPEOU et son sinistre successeur le KGB, enfin la si détestée bureaucratie mère de tous les maux.

Le Bureau est, dès sa conception, installé pour le sérieux es choses. Sous la révolution française, on cherche des gens à potentiel suffisant pour « travailler non plus pour le Roi, mais pour l'Etat, en les fidélisant par la paye.

Saint Juste déjà s'était prononcé : « *le poison de la révolution sont les fonctionnaires.* »

Que de préméditations concernant l'URSS...

Le capitalisme d'Etat que dénonce Simone Weil avec raison fut établi en 1917 par les Bolchéviks. Sous le contrôle des ouvriers, ils se devaient d'apprendre aux travailleurs à gérer l'économie en attendant que la révolution européenne donne au socialisme des bases plus solides.

L'autogouvernement des producteurs ne se réalisa pas et la guerre civile tua la démocratie ouvrière, rêve ultime de Marx. Dès lors, se développe un appareil de plus centralisé, distinct du prolétariat. La révolution, comme le note Simone Weil, ne fut qu'apparente, en imposant dans les entreprises une hiérarchie et une discipline du travail imposée par le haut.

Dès lors surgit un problème complètement imprévu par la théorie marxiste au centre des déchirements du bolchévisme : la bureaucratie de l'Etat prolétarien.

Il est important de préciser que cette évolution du régime soviétique inquiète les communistes russes qui se demandent si la révolution n'est pas en train de dévier, loin de leurs objectifs.

Le pouvoir devient alors une force étrangère au prolétariat, une force où, comme le dit Simone Weil, ces trois fonctions sont devenues l'apanage de « corps permanents » étrangers à la population.

Le communisme de Marx court ver un capitalisme d'Etat qui se stabilisera, un corps de fonctionnaires centralisé qui se substitue aux soviets et **????** le centralisme bureaucratique.

La pensée marxiste avait pour tâche de s'interroger sur le monde capitaliste, le bolchévisme l'a transformée en politique révolutionnaire, le Léninisme l'a interprétée et le Stalinisme l'a déformée.

Marx n'a pas posé les bases d'un garde-fou. Sa dictature du prolétariat a cédé la place à une dictature bureaucratique.

L'appareil d'Etat échappe à tout contrôle et n'a plus rien à voir avec la notion révolutionnaire communiste de base.

En témoigne la modération avec laquelle Staline condamna les mesures de répression qui frappèrent les communistes allemands, son refus d'intervenir en faveur des militants assassinés ou torturés, et la fermeture de ses frontières aux communistes.

L'URSS n'est plus que le cadavre de la révolution. Et pourtant, citons Marx : « *Briser la machine bureaucratique et militaire est la condition de la révolution populaire* ».

Concernant la guerre, Simone Weil a raison de noter son non-intérêt pour Marx. Pour lui, toute espèce de lutte disparaîtra le jour où le socialisme sera établi dans les pays industriels.

La grande peur anticipatrice fut que la révolution ne puisse se faire partout à la fois, et accentue dans un seul pays l'exploitation des masses travailleuses.

Anticipation ou lâcher prise quant à l'avenir. Marx est méfiant à l'égard des constructions idéales, et on peut lui reprocher de ne pas s'être attardé à décrire plus longuement la société de l'avenir. On le

sait le rôle de la théorie étant pour lui primordial avant toute action révolutionnaire, il reste avant tout un homme de cabinet.

Si l'on peut comprendre ses critiques sur l'interprétation matérialiste, il est discutable d'incriminer le Marxisme dans les ravages mondiaux et les malheurs humains.

L'Histoire n'est pas une science exacte gravée dans le marbre.

L'assassinat de Sarajevo a redistribué l'ordre mondial. Les traités de paix e 1919 de sinistre mémoire ont totalement redessiné les territoires pour le meilleur et pour le pire, engendrant de nouveaux conflits et la concurrence entre nations que Simone Weil dénonce ici.

Il est fort heureux pour elle qu'elle n'ait pas assisté dans la deuxième moitié du 20^e siècle à la décolonisation qu'elle appelait de ses vœux. Elle qui écrivait déjà : « *le rôle des missionnaires n'a pas christianisé l'Afrique, l'Asie, l'Océanie, mais a amené ces territoires sous la domination froide et destructrice de la race blanche* »...

Ou encore, terriblement anticipatrice : « *la plupart des Français ignorent dans quelles conditions vivent ou ont vécu, surtout avant 1936, les ouvriers algériens qui travaillent pour nous* ».

Elle revient à ses fondamentaux avec le Taylorisme pour lequel le Marxisme n'a pas non plus rempli son contrat.

Comment ne pas s'y apposer, lorsque Taylor, en 1880, invente la nouvelle organisation du travail, basant ses méthodes sur l'analyse comparée des mouvements et du temps exigé par chaque outil... Il établit le temps dit normal imposé aux ouvriers dans un minimum de gestes en un minimum de temps. L'être humain érigé en robot à multiples usages !

Qu'aurait pensé Marx de cette ultime rationalisation du travail, de cette propagande exaltée que fut en URSS le Stakanovisme ?

Staline, fasciné par le Taylorisme américain, l'érigea en système imposé et donna à l'économie soviétique les mêmes contraintes qu'à l'économie capitaliste si décriée.

Simone Weil craint l'avenir. Un avenir sombre, celui d'une contagion, de l'extension des révolutions socialistes dans d'autres pays.

Cette crainte de l'expansionnisme pourrait être une des explications quant à son désamour pour Trotsky. Ses réflexions ne pouvaient que s'accorder avec cet intellectuel désireux de rajeunir les cadres du Parti qui dénonçaient les dangers d'une nouvelle bureaucratie et le jacobinisme de Lénine.

Mais sa détermination, compatible avec celle de Marx, pour une révolution mondiale et permanente dans laquelle le prolétariat des pays les plus modernes jouerait un rôle primordial effrayèrent les ardeurs de Simone Weil et son idéalisme.

Et pourtant n'avait-il pas prévu que la limitation du Socialisme à un seul pays le conduirait à réformer un appareil d'Etat bureaucratique et militaire ?

Simone Weil écrit « *il faut distinguer les facultés intellectuelles et l'exercice des facultés. J'admets l'inégalité dans les premières, mais non dans les secondes. Beaucoup ne veulent pas exercer leurs facultés parce que penser est pénible. Ils évitent d'exercer leurs facultés parce que les passions les portent à fuir la réalité et à rechercher la notoriété* ».

Marx n'a certainement pas cherché la notoriété dans sa théorie marxiste qu'elle dit inexistante et construite sur des affirmations incompatibles.

Certes la révolution tant attendue n'a pas existé et les derniers ne seront pas les premiers. Rejoint-il le clan des utopistes dans ce prophétisme laïcisé voué à l'échec selon Simone Weil.

Il reste un érudit coupé du monde, ce monde d'usine qu'il n'a pas connu, contrairement à Simone Weil et Engels, un théoricien perfectionniste tiraillé entre visions intérieures et réalités.

Sa vision déterministe voulait voir sauter les verrous, mais il n'a pas compris à quel point les systèmes sont souples et comment ils s'adaptent par épisodes nécessaires au capitalisme. Alors peut-être est-ce une certaine définition d'un idéal dépassé par l'essor de la grande industrie qui a dérégulé ces forces productives.

Que faut-il penser, chez Simone Weil, de la glorification du travail productif conçu comme l'activité suprême de l'homme ?

Le travail est pour elle le pacte originel de l'homme avec la nature, le pacte de l'âme avec son corps. Sa glorification est conçue comme activité suprême : « *appeler de ses vœux tout ce qui peut alléger le poids qui écrase la masse des hommes, les chaînes qui avilissent le travail* »...

Une glorification mystique quand elle en accepte les douleurs : « *le travail physique, bien qu'il soit une peine, n'est plus par lui-même une dégradation* ».

Descendre pour s'élever. Elle veut éprouver dans sa chair le mode de vie ouvrière que Marx a pensé en chambre.

« *Etant en usine confondue aux yeux de tous et à mes propres yeux avec la masse anonyme, le malheur des autres est entré dans ma chair et mon âme ... J'ai reçu là la marque du fer rouge que les Romains mettaient au front de leurs esclaves les plus méprisés* ».

Quelles réponses apporte-t-elle pour alléger le poids qui écrase les hommes ? Nous retrouvons son âme d'apôtre, sa relation entre l'homme et le divin dans cette phrase qu'elle seule pouvait écrire : « *les travailleurs ont plus besoin de poésie que de pain... Ils ont besoin d'une lumière d'éternité.* »

Citer quelques accents lyriques dans la jeunesse de Marx me paraît hors sujet, en comparaison de Goethe et de ses poèmes d'inspiration mystique ou de Emile Verhaeren, ce poète belge fiévreux et tourmenté. Tous deux correspondent effectivement à sa morale, sa radicalité et ses exigences, mais sont-ils suffisants pour donner de l'espérance aux opprimés ?

Dans cette dernière partie, Simone Weil hausse la transcendance de Dieu jusqu'à la rendre impersonnelle et inaccessible. Son intelligence n'arrive pas à équilibrer les sentiments du Divin et les justes mesures humaine, dont elle a pourtant le sens. Elle embarque communistes, socialistes, syndicalistes, bourgeois, conservateurs, fascistes, organisations ouvrières dans le même bateau mystérieux qui a transformé la face du monde au moyen de la technique industrielle.

Que reste-t-il ? On peut regretter qu'elle n'apporte aucune solution, sinon un idéal pour alléger le poids qui écrase les hommes, dans sa recherche d'un royaume ascendant où habite la Vérité.

Au-delà de la critique du Marxisme, l'ensemble des connaissances, mathématiques, physiques, chimiques, pensé en termes de science, n'est pas La Connaissance, « *les sciences grecques étant à base de piété, la nôtre est à base d'orgueil* ».

Il y a un péché originel à la pensée moderne. En opposant nature/culture, corps/esprit, émotion/raison, Simone Weil semble ignorer notre besoin de complémentarité. En refusant l'aptitude de l'homme à faire usage raisonnable des technologies et du progrès, elle n'a pas compris que la science comme l'Histoire progresse par ses crises. « *L'idée athée par excellence est l'idée du progrès* » écrit-elle.

La vie intérieure est-elle compatible avec la civilisation moderne ? A utopies égales, Marx s'interdisait le projet d'une cité idéale. En essayant d'organiser un monde empirique, il a cherché un chemin possible. Il avait envisagé la fin de la préhistoire de l'humanité ; elle ne se réalisera qu'en révélant sa faillite, son inanité et sa nocivité.

Ces deux grands penseurs ne peuvent que nous interpeller.

Je voudrais conclure par cette citation de Scott Fitzgerald

« *L'intelligence supérieure d'un individu se distingue à sa capacité d'entretenir simultanément deux pensées contradictoires, tout en conservant son aptitude à fonctionner.*

On devrait être capables de voir que les choses sont désespérées et être néanmoins déterminées à faire en sorte qu'elles ne le soient pas ».

Un pessimiste n'est-il pas tout simplement un optimiste informé ?!